

## Une paisible rivière

Je suis née dans une famille juive pratiquante à Tarnogród, une petite commune située au cœur de la Pologne, dans les environs de Lublin. Mes parents ont eu neuf enfants, dont trois sont morts en bas âge de dysenterie et de grippe, des maladies pour lesquelles il n'existait aucun traitement à l'époque. Avec le recul, je me dis que ces petits ont eu de la chance car ils n'ont pas eu à souffrir des atrocités qui attendaient le reste de ma famille.

Au début des années 1930, mon père, Yitzchak Szorer, est parti pour l'Uruguay dans le cadre d'une entreprise commerciale. Les temps étaient très durs en Pologne et il était le seul soutien de la famille. Ses frères Jacob et Meilich étaient déjà sur place, ils s'installeront d'ailleurs en Uruguay de façon définitive. Ainsi, ils ont échappé aux événements qui allaient entraîner l'anéantissement de toute ma famille et de six millions de personnes appartenant à notre peuple.

Environ deux ans après son départ pour l'Amérique du Sud, mon père est revenu à Tarnogród, auprès de ma mère et de nous, ses enfants, dont il ne voulait plus se séparer. Au début, il avait pensé nous faire venir en Uruguay, mais il

s'est rapidement rendu compte qu'il serait trop difficile d'y élever ses enfants car, à cette époque, l'Uruguay ne disposait pas d'écoles juives ni même de communauté juive établie.

Pour subvenir aux besoins de notre grande famille, mon père s'est lancé dans toutes sortes de petites entreprises, pour les abandonner les unes après les autres. Finalement, il est devenu grossiste en fruits. Il a commencé par louer quelques vergers en périphérie de la ville. Plus tard, il les a sous-loués à des agriculteurs de villages voisins comme Lukowa et Chiemelek, et d'autres endroits encore, dont j'ai oublié les noms. Il louait les vergers lorsque les arbres étaient encore en fleurs afin de pouvoir estimer la quantité de fruits qu'ils produiraient. Il se trompait très rarement. Si nous n'avons jamais été bien riches, nous parvenions néanmoins à vivoter grâce aux ventes de ces fruits, et nous avions également assez de fruits pour nous-mêmes, ce qui nous maintenait tous en bonne santé.

« Heureusement que je ne suis pas resté en Uruguay », disait mon père, car au moins, à Tarnogród, nous pouvions nous instruire tout en pratiquant pleinement notre religion.

Pendant son séjour en Uruguay, mon père dirigeait un commerce qui marchait assez bien, il avait donc réussi à mettre de côté assez d'argent pour nous pouvoir nous construire une nouvelle maison, adjacente à celle de mon grand-père maternel Reb Yaakov – ou Yanchi, comme l'appelaient les habitants de la commune.

Bien que mon grand-père fût relativement âgé, il était encore à cette époque assez costaud et actif. Lui et son frère Issar étaient si forts qu'on les surnommait, pour plaisanter, « les Cosaques ». Les habitants de la ville affirmaient qu'ils pouvaient déplacer une maison entière sur leurs épaules. Mon grand-père était un *melamed* au *heder* local. J'ai énormément appris en écoutant ses histoires.

Il était veuf et, à part la cuisine, que ma mère lui faisait, il était parfaitement autonome chez lui, dans sa maison. Il était toujours très propre sur lui, très soigné. Je me souviens encore des planches de bois qu'il avait posées tout autour de nos maisons, pour que nous puissions lui rendre visite sans salir nos souliers, particulièrement en hiver – le béton n'existait pas encore à l'époque.

Même sans pouvoir nous offrir beaucoup d'extras, nous nous considérions cependant comme plus chanceux que certaines de nos connaissances car nous possédions deux choses qui relevaient du luxe et qui faisaient l'envie de tous les voisins : des toilettes extérieures et notre propre puits. Nous autorisions nos voisins à y prélever de l'eau, qui était uniquement destinée au nettoyage de la maison et au lavage du linge. Nous devions aller un peu plus loin pour nous procurer de l'eau potable mais parfois nous avions également la possibilité de demander qu'elle soit livrée chez nous, ce qui nous facilitait grandement la vie.

Notre maison était simple, comme la plupart des bâtisses de la commune, dont les habitants étaient pour la grande majorité aussi pauvres que nous. Un grand four au centre d'une pièce spacieuse séparait la chambre de mes parents de la salle à manger. Ce four était utilisé pour la cuisson et pour chauffer le logement pendant les longs hivers glacials. Nous disposions également d'une cuisinière séparée pour préparer les repas. Comme il n'y avait ni gaz ni électricité chez nous, le bois était la seule source de combustible. Nous nous approvisionnions en bois chaque mardi, jour de marché en ville. Mon père avait un accord de longue date avec un paysan qui, contre rémunération, nous livrait des troncs d'arbres dans une charrette tirée par un cheval.

La rivière Nitka (qui signifie « fil ») coulait près de notre maison. Nous avions pour habitude d'y rincer notre

linge car l'eau du puits ne suffisait pas à tous nos besoins. Miraculeusement, les vêtements ressortaient toujours étincelants de propreté. Pendant l'été, nous lavions également notre vaisselle, nos ustensiles de cuisine et nos couverts dans le cours d'eau, puis nous les laissions sécher au soleil sur des caisses en bois. Comme nous n'avions, nous les enfants, jamais connu le luxe, nous étions habitués à ces conditions de vie. Et puis, nous avons compris très tôt que nos parents travaillaient d'arrache-pied pour parvenir à nous nourrir et à nous vêtir. Ils faisaient absolument tout ce qui était en leur pouvoir pour que nous soyons heureux.

Chez nous, il était de coutume de toujours dire nos prières du matin avant de prendre notre petit déjeuner. Nous priions également avant de nous coucher, le soir, et nous récitons le bénédicité après le repas. Je profitais pleinement de la vie sans jamais en attendre plus que ce que mes chers parents pouvaient se permettre de nous offrir, sans jamais oublier de remercier le Tout-Puissant pour tout ce que nous possédions.

Mon passe-temps favori était de jouer avec les galets qui tapissaient le fond de la rivière Nitka, et je suis devenue experte en la matière, ramassant quatre ou cinq pierres à la fois. Au-delà de la rivière, il y avait des champs de maïs et des vergers. J'adorais me promener dans les étroits sentiers d'herbe qui délimitaient les champs de maïs. Mais surtout, plus que tout j'aimais m'allonger sous les arbres et contempler le magnifique ciel bleu. Les arbres ont toujours été mes compagnons préférés. Sous les arbres, je faisais mes devoirs, ils m'insufflaient l'inspiration créatrice dont j'avais besoin pour écrire des poèmes en polonais ou en yiddish.

L'été, nous nous protégions de la chaleur accablante en nous réfugiant dans les vergers que nous louions. Chaque verger disposait, au milieu, d'une petite cabane, dans

laquelle nous installions nos ustensiles de cuisine, les provisions, des couvertures et d'autres objets essentiels. Tous, nous raffolions de la nourriture que ma mère préparait sur un petit poêle à l'extérieur du cabanon. Nous, les enfants, dormions paisiblement dans cet immense jardin, alors que nos parents devaient rester vigilants pour s'assurer que personne ne venait dérober les fruits mûrs. Le grand air nous donnait bon appétit, tant et si bien qu'à la fin de l'été, nous rentrions chez nous régénérés et tous d'excellente humeur.

Si j'appréciais la vie au grand air, ce que j'aimais encore plus, c'était retrouver mes quartiers à la maison pour entamer une nouvelle année scolaire. Il me tardait de commencer la classe et d'apprendre de nouvelles matières. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi certains de mes camarades voulaient que les vacances ne se terminent jamais. Ils ne se rendaient pas compte pas que s'ils rataient une rentrée, ils ne pourraient plus jamais retourner à l'école. Comme il n'y avait pas d'argent pour m'envoyer dans une école juive privée, je suis allée à l'école publique. Néanmoins, j'observais tous les *mitzvot*. J'ai même appris aux filles non juives à dire une prière en mangeant.

Notre communauté était très soudée, on partageait nos joies et nos peines. Lorsque quelqu'un se mariait, nous faisons la fête tous ensemble. Peu nous importait de n'avoir qu'une seule tenue de fête, du moment que nous nous amusions. Nous formions une grande famille, heureuse, et ensemble, nous savourions les joies de la vie, entourés de nos amis. Dans mon enfance, je ne me suis jamais ennuyée une seule seconde.

## De drôles de cours

Notre bonne fortune ne dura pas éternellement. En 1936, de violentes tempêtes de grêle ont ravagé toutes les récoltes dans notre partie du pays et mis fin à notre relative prospérité. Nos conditions de vie se sont durcies, nous n'avions pas toujours assez d'argent pour vivre correctement. Néanmoins, nos parents nous encourageaient sans cesse en nous disant de faire confiance au Ciel. En attendant, il fallait faire en sorte que nos vêtements durent le plus longtemps possible.

Avec l'aggravation de la situation économique au niveau national, la crise locale a subitement suscité de vilains réflexes antisémites, provoquant une onde de choc parmi toutes les communautés juives de Pologne. Tarnogród ne fut pas épargnée. Au début, cependant, lorsque les tempêtes nous laissèrent presque sans ressources, il n'y eut pour nous, les enfants, que peu de conséquences palpables. Trop jeunes pour nous sentir véritablement inquiets et concernés, nous avons continué à vivre dans l'insouciance, heureux.

Bien que notre ville soit de petite taille, il y avait deux écoles. Celle que je fréquentais, l'école Zajacowka, était dans un beau bâtiment situé en bord de rivière, entourée de jardins et de vastes terrains de jeu. De temps en temps, nous

faisions des excursions dans la forêt voisine de Majdan. J'aimais beaucoup ces excursions car elles me permettaient d'échapper au foyer surpeuplé pour quelques heures et de parcourir les étendues vertes de ma campagne bien-aimée.

En hiver, je me rendais à l'école à skis, traînant derrière moi ma luge pour les sports d'hiver obligatoires. Après l'école, nous pratiquions nos propres activités sportives d'hiver. Comme la neige ne fondait presque jamais avant le printemps, nous avions beaucoup de temps à consacrer à ces jeux. Sous la lune qui scintillait dans un ciel bleu-noir étoilé, nous grimpons chaque soir une colline différente recouverte d'un manteau de neige blanche et nous laissons joyeusement glisser de l'autre côté. L'air frais de la nuit sifflait à nos oreilles. Revigorés, nous rentrions tous à la maison les joues rouges, prêts à engloutir les repas chauds que nos mères nous avaient préparés.

Le monde était un bel endroit à mes yeux, je croyais que tous les gens étaient nos amis. Ce n'est que plus tard que j'ai compris à quel point je me trompais, à quel point j'étais naïve. Assez rapidement, les élèves juifs comme moi ont commencé à se sentir en danger en allant à l'école, et sur le chemin du retour aussi. Très vite, la salle de classe elle-même est à son tour devenue le lieu de tous les dangers pour les enfants juifs.

La coutume voulait que nous nous levions lorsqu'un enseignant entrait dans la classe, et que nous nous rasseyions lorsqu'il nous en donnait l'ordre. Un jour, je me suis rassise avec une seconde de retard par rapport aux autres élèves. L'enseignant, un homme du nom de Smutek, s'est avancé vers moi et m'a donné un coup de règle d'une telle violence que je me suis évanouie. Quand j'ai repris conscience, je ne me souvenais plus de ce qui m'était arrivé. Pendant la récréation, mes camarades m'ont expliqué que Smutek m'avait frappée parce que je ne

m'étais pas assise assez vite. Cet enseignant ne savait pas que j'étais encore fatiguée et à moitié endormie, ayant dû partager un lit avec une ou deux de mes sœurs.

Un enseignant du nom de Herr Weiss, probablement un Allemand de souche, nous menaçait fréquemment à coups de remarques du genre : « Attendez un peu que les Allemands arrivent. » Comme nous ne comprenions pas ce qu'il voulait dire, nous n'en parlions pas à nos parents.

Même si j'adorais apprendre, j'ai commencé à appréhender d'aller à l'école. Mais j'étais résistante, un vrai garçon manqué, d'ailleurs mes parents disaient que j'aurais dû naître garçon, que ça n'aurait pas été plus mal d'ailleurs car ils n'avaient qu'un seul fils, mon frère Yechiel Gershon, de deux ans mon aîné.

Un jour, Herr Weiss a gardé tous les garçons juifs après la classe, dont mon frère Yechiel, et il leur a asséné des coups de bâton alors qu'ils n'avaient absolument rien fait de mal. Lorsqu'une délégation de mères affolées s'est rendue à l'école pour se plaindre, il les a chassées avec des remarques insultantes. L'école étant obligatoire, les garçons n'avaient d'autre choix que de continuer à suivre les cours.

Je revois encore le regard attristé de ma mère quand elle disait au revoir à son fils chaque matin. Nous ne pouvions pas nous plaindre auprès de la police puisque, là aussi, nous redoutions les mesures de rétorsion. Aujourd'hui encore, je souris bien poliment à tous les policiers que je croise. Ils doivent s'étonner de mon « amabilité », mais la vérité, c'est que je n'ai jamais cessé de croire que si nous nous comportons « bien », si nous sommes « reconnaissants », la police sera forcément de notre côté. Enfin, elle nous fichera la paix, tout du moins.

## Une éducation pluridisciplinaire

**L**a police ne nous ficha pas la paix. Chaque jour, la vie devenait de plus en plus difficile pour la communauté juive, les actes antisémites étaient de plus en plus fréquents.

Tous les matins, un vieux vendeur de bagels juifs disposait ses produits avec soin sur des serviettes en papier blanc dans un grand panier en osier, puis il allait sur la place de la ville avec son panier pour vendre ses bagels. Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je vis un policier costaud écraser le panier avec ses bottes sales et piétiner les bagels, avant de s'éloigner sans le moindre signe de remords. J'ai même vu qu'il arborait un sourire non dissimulé de satisfaction !

J'allais bientôt être témoin de nombreux traumatismes de ce genre au fur et à mesure que la grande tragédie prenait forme. Il m'est vite apparu qu'il y avait plus de mauvaises personnes dans ce monde que de bonnes gens. Lorsque j'ai commencé à voir des choses effarantes, l'enfant heureuse que j'étais est devenue une petite fille sérieuse et

grave. En l'espace d'un an, j'ai dû grandir l'équivalent de plusieurs années en comprenant à quel point notre situation était devenue difficile. Mais j'ai réussi à continuer à vivre normalement car notre foyer était heureux et les instructions de nos parents étaient généralement appliquées à la lettre. Quand on nous disait de ne pas nous inquiéter, nous faisons semblant de ne pas nous inquiéter.

Il ne fallut pas longtemps pour que nous soyons réduits à une extrême pauvreté. Nous n'avions même pas de quoi acheter les édredons dont nous avons tant besoin. Les hivers en Pologne étaient très rudes et le chauffage dans notre maison quasi inexistant, sauf lorsque la cuisine de ma mère réchauffait momentanément l'air glacial de la maison. Mes parents, toujours aussi ingénieux, ont annoncé que nous allions fabriquer nos propres édredons. Nous nous sommes tous assis autour d'une grande table et avons retiré le duvet des tiges dures des plumes de canard et d'oie. Après plusieurs séances de ce genre, que nous avons beaucoup appréciées, nous avons suffisamment de duvet pour fabriquer un édredon. Bien que ma mère ne fût pas une couturière professionnelle, elle a réussi à confectionner des housses à partir de couvertures, que nous avons tous aidé à fourrer de petites plumes. Une fois remplies, les housses étaient refermées, ma mère cousait l'ouverture par laquelle nous avions glissé le duvet. Cette activité s'est répétée chaque fois que nous avons eu besoin d'un nouvel édredon. Nos voisins se sont mis à faire la même chose chez eux car il y avait très peu de gens riches dans notre ville.

Mes parents aimaient beaucoup la musique et se joignaient volontiers à nous pour des séances de chant. Parfois, ils nous demandaient de réciter les poèmes que nous connaissions par cœur ; nous en connaissions d'ailleurs tellement

que nous n'étions jamais à court d'inspiration. À cette époque, nos nouveaux édredons apportaient de la chaleur physique, un véritable confort pour faire face à l'hiver polonais, un hiver long, très rigoureux. Le fait de savoir que nous les avons fabriqués nous-mêmes nous donnait une grande satisfaction, et nous aimions d'autant plus dormir dessous. Après la nourriture, ces édredons constituaient les biens les plus indispensables au sein du foyer.

Il m'arrivait parfois d'entendre mes parents et leurs amis discuter des problèmes du monde avec une inquiétude dans la voix, mais j'étais trop jeune pour comprendre de quoi il retournait véritablement, ou m'intéresser vraiment à ces préoccupations d'adultes. J'étais persuadée que tout cela ne me concernait pas vraiment. Dans mon esprit, le seul souci de mes parents était de savoir comment habiller et nourrir notre grande famille.

La mère de mon père, Rivka, était une veuve qui s'était remariée avec Moshe Brand, un homme d'une grande bonté. Ils vivaient près de Nijsko dans un village assez éloigné de chez nous, Pysznica. Ils semblaient bien se débrouiller car chaque fois que mon père leur rendait visite, il revenait avec quantité de plats cuisinés et de conserves de viande. Veuve, donc, ma grand-mère avait été cuisinière dans un restaurant de Varsovie. Après son second mariage, elle avait arrêté de travailler, mais elle préparait toujours de merveilleux plats et de beaux gâteaux qu'elle faisait livrer par ses amis. Nous avions toujours faim à cette époque, même si la guerre n'avait pas encore commencé.

Comme je travaillais dur, même lorsque j'étais enfant, mon appétit était toujours bon. Aujourd'hui encore, je me rappelle avoir dû rédiger une dissertation à l'école sur un sujet qui me tenait à cœur, et j'avais choisi d'écrire sur la cuisine, ce qui avait fait rire tout le monde.

Lorsque ma sœur aînée Balla a quitté l'école, à l'âge de quatorze ans, comme c'était alors la coutume en Pologne, ma grand-mère l'a invitée à Pysznica et lui a payé une formation de couturière de haut niveau. À l'âge de dix-huit ans, après avoir terminé son apprentissage, Balla a monté sa propre entreprise de couture à Varsovie. Une petite entreprise, mais prospère.

Mes parents me disaient qu'après l'école, et une fois mon apprentissage terminé, j'irais à mon tour à Varsovie rejoindre ma grande sœur. Je mourais d'envie de découvrir la grande ville, et j'aimais, j'admirais même, Balla, mais j'avais d'autres idées en tête. Je pensais que j'étais capable de faire autre chose que de la couture, si on m'offrait la possibilité de faire des études. Plus que tout, c'était l'école que j'aimais. Chaque nouvelle matière me fascinait et je voulais toujours être la première de ma classe. Mes parents étaient très fiers de moi, et régulièrement je recevais de leur part des petites récompenses, comme une grosse pomme rouge, que j'appréciais particulièrement. Ils n'étaient pas en mesure de m'offrir de cadeaux plus coûteux.

Chaque fois qu'un inspecteur du gouvernement était attendu à l'école, on me disait de m'asseoir au premier rang, près du directeur, Kierownik. Avant l'arrivée de l'inspecteur, on me donnait un nouvel uniforme pour la journée. Mon propre uniforme, bien qu'assez propre, était rapiécé par endroits et un peu défraîchi par les nombreux lavages qu'il avait subis. Le tout dernier uniforme que j'ai porté était gris avec des liserés blancs sur les poches, un col blanc et des petites fleurs brodées à chaque coin.

Lorsque l'inspecteur arrivait, il nous faisait passer des tests sur toutes sortes de sujets, il posait diverses questions. Je répondais toujours correctement, à la grande joie de notre directeur. En d'autres occasions, le directeur me

remarquait à peine et ne répondait même pas toujours à mon salut. Mon uniforme élimé ne devait pas lui plaire.

En dehors de la classe, les enseignants nous apprenaient à être assidus ; il n'y avait pas besoin de concierge dans notre établissement, car c'était le devoir de chaque élève, à tour de rôle, fille ou garçon, de balayer salles et couloirs, et de veiller à la propreté générale du bâtiment. En conséquence, nous sommes tous devenus très « fiers de notre maison » et nous aimions notre école comme s'il s'agissait de notre propre foyer.

Il y avait également des cours sur la vertu de la prudence. Une grande affiche sur le mur au-dessus de la papeterie de l'école annonçait : *SPULDZIELNIA KREDYTU NIE UDZIELA ! LE CRÉDIT N'EST PAS AUTORISÉ ICI !* Dès notre plus jeune âge, nous avons appris la valeur de l'argent et l'autodiscipline : nous ne dépensions pas ce que nous n'avions pas, une leçon qui m'a bien servie tout au long de ma vie, et surtout pendant mon enfance.

Il y avait beaucoup d'arbres dans notre quartier, et près de notre maison poussait un *laska*. Son écorce s'écaillait facilement et avec les branches de ce *laska* nous fabriquions nos propres petites baguettes de calcul et nos sifflets. À cette époque, il n'y avait pas d'argent pour des jouets neufs.

Souvent, pendant les vacances scolaires, je faisais deux heures de marche jusqu'à un village appelé Luchow Dolny, pour rendre visite à mon oncle Abram, le frère de ma mère. Lui et sa famille partageaient une grande maison avec son beau-frère Shimon et sa famille. Ils s'occupaient d'une petite exploitation agricole ainsi que d'une épicerie. Bien qu'ils aient vécu tous ensemble pendant de nombreuses années, partageant la même salle à manger, ils ne se

disputaient jamais et vivaient en harmonie avec les parents déjà âgés de ma tante.

J'avais beau être toute jeune, j'admirais leur mode de vie. J'aimais beaucoup les travaux de la ferme, surtout faucher le maïs à la faucille, comme on le faisait encore à l'époque, ou ramasser des pommes de terre, une tâche pour laquelle j'avais un talent particulier.

Mon passe-temps agricole préféré, c'était de m'occuper des vaches. Je me retrouvais alors seule et je pouvais chanter toutes les chansons que j'avais apprises à l'école, ce qui n'était pas souvent possible avec d'autres personnes autour de moi. J'adorais chanter, mais les autres n'appréciaient pas toujours mes envolées lyriques. Ce n'est qu'en de telles occasions, lorsque j'étais complètement seule, que je pouvais me faire vraiment plaisir. Je profitais également de ces séances de chant pour améliorer ma prononciation du polonais. La Pologne n'était réunifiée que depuis 1918, et comme mes parents avaient vécu sous la domination russe et austro-hongroise jusqu'à l'âge de vingt ans, ils ne maîtrisaient pas parfaitement le polonais. À l'époque, je n'avais pas idée de l'importance que cette langue prendrait dans mon existence ni, qu'un jour, elle me sauverait la vie.